



COL. CHARLES DENBY.

Le bruit court dans les cercles politiques que M. Conger, le ministre des Etats-Unis en Chine actuellement en congé, ne retournera pas à Pékin, et que le Col. Denby, qui est resté treize ans à ce poste, lui succédera.

TEMPERATURE

Du 4 juin 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature ranges for different times of day.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE... LE QUI VISITEUR L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO.

Le couple royal de Serbie.

Les nouvelles si émouvantes arrivées de Belgrade n'auront pas manqué, même en dehors de toute considération politique, d'éveiller une vive sympathie à l'adresse du couple royal de Serbie.

lui. Pour ne citer que le plus important, la proclamation d'une nouvelle Constitution avait été saluée comme un événement d'heureux augure, car le souverain, avec l'aide de ses conseillers, était parvenu à doter son pays d'un régime constituant les droits de la nation avec l'exercice nécessaire de l'autorité.

Cruelle par elle-même, cette déception de la famille royale et de la nation serbe a été rendue plus amère encore par la campagne perfide dirigée contre la Serbie et ses souverains, et dont le but politique était d'atteindre la dynastie en mettant en doute la bonne foi de la reine Draga.

contre elles dès qu'on apprît que ces espérances de maternité étaient déçues. Mettre en doute sa bonne foi, c'était rendre vraisemblable un divorce, une répudiation ou un exil; c'était ouvrir la perspective d'une ère de complications, à la faveur desquelles la Serbie serait peut-être obligée de changer l'orientation de sa politique.

Toutes ces manœuvres n'auront été aussi vaines que déloyales. Les rapports des médecins, qui ont été publiés ne mettent pas seulement hors de doute la bonne foi de la reine; ils n'excluent pas, d'autre part, la possibilité qu'elle devienne jamais mère.

L'affaire du "Figaro."

Un résumé nécessaire.

Les collaborateurs du chambardement—Le Grec providentiel—Actionnaires fottifs—L'honnêteté des humbles.

Nous lisons dans le "Matin": Nous devons à nos lecteurs de résumer pour eux tout ce qui est dès à présent établi par preuves en cette "Affaire du Figaro" que le "Matin" a pris l'initiative de porter devant le public.

parer par surprise de l'administration et de la direction d'un grand journal français. Le but de ces intrus, c'est le "Tageblatt" de Berlin qui le déléguait récemment: il consiste à trouver un organe pour prêter tout d'abord les affaires allemandes. Nous ajoutons, nous, que bientôt il recommanderait et préparerait les rapprochements excessifs que certains hommes d'Etat, un peu trop pressés, rêvent d'établir politiquement entre la France et l'Allemagne.

Le meneur, c'est Maximilien Bayer, représentant de la "Dresdener Bank" et directeur de la "General Mining and Finance Corporation", 5, rue Meyerbeer, à Paris.

France.

Le marquis de Ségur vient de publier un livre charmant sous ce titre: "Portrait d'âme." Voici la jolie lettre que M. François Coppée, adresse à l'auteur de ce remarquable ouvrage: J'ai lu avec émotion, monsieur le marquis, votre livre sur Henri de Lassus Saint-Genès.

pour son compte et en son nom. Ils assurèrent le concours de M. Vlasto, qui ne se rendit pas à leurs vœux sans avoir pris les précautions les plus légitimes, mais les plus comiques aussi, à force d'être ingénieuses, pour n'y être pas, comme on dit, de sa poche.

On annonce de Londres, pour la fin du mois prochain, la vente sensationnelle de 60,000 bouteilles de vieux vin provenant des caves de la reine Victoria.

Angleterre.

On vient de publier les statistiques agricoles annuelles de l'Angleterre. Les résultats en sont des plus curieux. A l'heure actuelle, la superficie des terres emblavées est moins de la moitié de ce qu'elle était il y a trente ans.

Les histoires et même comme les contes de brigands. C'est que, si par malheur pour le "Figaro", les plans de ses assésants exotiques devaient se réaliser, il n'y aurait pas dans ce journal parisien un seul employé, du plus modeste garçon de bureau jusqu'à l'administrateur, ou du plus jeune reporter jusqu'au rédacteur en chef, qui ne dût souffrir dans sa dignité, dans son patriotisme, en obéissant désormais à l'on ne sait quel syndicat étrange, composé de faux actionnaires et d'un assortiment cosmopolite où domineraient, impérieuse et louches, l'envahissante Allemagne.

Echos de l'Etranger.

Angleterre.

On vient de publier les statistiques agricoles annuelles de l'Angleterre. Les résultats en sont des plus curieux. A l'heure actuelle, la superficie des terres emblavées est moins de la moitié de ce qu'elle était il y a trente ans.

On annonce de Londres, pour la fin du mois prochain, la vente sensationnelle de 60,000 bouteilles de vieux vin provenant des caves de la reine Victoria.

France.

Le marquis de Ségur vient de publier un livre charmant sous ce titre: "Portrait d'âme." Voici la jolie lettre que M. François Coppée, adresse à l'auteur de ce remarquable ouvrage: J'ai lu avec émotion, monsieur le marquis, votre livre sur Henri de Lassus Saint-Genès.

Les "Nouvelles de Hambourg" annonce une nouvelle qu'on ne peut reproduire que sous toutes réserves. Le prince de Mecklembourg Schwerin, mari de la reine des Pays-Bas, aurait comme officier de l'armée prussienne, fait des dettes pour plus d'un million de marks.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

"Dorothee" par la troupe métropolitaine d'opéra anglais, au Parc Athlétique tous les soirs jusqu'à samedi prochain.

WEST END.

L'orchestre du Prof. Brooks, le vaudeville, les acrobates et le vitacope seront au programme du West End tous les soirs de cette semaine.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Taupin raconte que sa femme est devenue subitement sourde. — Mais sourde comme un pot. — Ça doit bien vous gêner? — Horriblement. Elle n'entend plus les injures que je lui dis; j'ai dû en venir aux gestes.

BULLETIN FLUVIAL.

Table with columns: Stations, Dates, and various numerical data for river navigation.

NAVIGATION FLUVIALE.

Table with columns: Departures, Destinations, and Dates for river navigation.

Feuilleton.

DE:

L'Abelle de la N. O.

No 16 Commencé le 23 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

DEUXIEME PARTIE.

I

Suite.

Il battait le pavé dès le matin en quête d'une place et le soir venant bredouille, fatigué, décontanté après avoir constaté combien étaient nombreux dans Paris les pauvres diables qui cherchaient comme lui à gagner

leur pain et combien encombrées les carrières. Les dépenses du déménagement et du voyage une fois payées, il n'était plus rien resté des économies de la mère. Les frais de réparation et d'entretien de la vieille maison d'Ancey, louée à un jardinier, absorbaient la presque totalité du prix de sa location. Pour faire vivre cinq personnes, on n'avait donc en tout et pour tout, à l'approche de l'hiver, que la pension de la ville, cent francs par mois qui se grossissaient irrégulièrement de ce que parvenait à gagner l'héroïque Estelle dans les rares instants qu'en dépit des multiples occupations de son ménage, elle pouvait consacrer à la couture. Grâce à Mlle Flamarin toujours bonne et dévouée, Ninette avait, il est vrai, trouvé deux petites élèves à qui tous les jours, après son cours, elle allait enseigner le soifège. Mais outre que ces leçons lui étaient peu payées, ce qu'elle lui rapportaient n'en allait en mille dépenses que nécessitaient son état, toilette, location d'un piano, achat de partitions. La situation était donc devenue pénible et elle resterait telle tant que le père n'aurait pas trouvé un emploi. Jusqu'à ce jour cependant, on n'en avait fait l'aveu à personne. Les Villeroy étaient trop fiers pour avouer leur misère et

pour tendre la main. Ni Mlle Flamarin avec qui Ninette, de temps en temps, allait faire de la musique, ni Mme Guionnet qu'on voyait parfois le dimanche, ne soupçonnaient leur détresse. Elles ne savaient rien de leurs angoisses, des maigres repas dont ils se contentaient, des privations qu'ils s'imposaient, des dettes contractées chez les fournisseurs du quartier. Elles ignoraient que, depuis son arrivée à Paris, Estelle n'avait pu se faire une robe neuve dont elle aurait eu cependant le plus pressant besoin. Mais, pour être cachée, cette détresse n'en était pas moins cruelle. Le fardeau en pesait lourdement aux épaules de Ninette qui s'accusait d'en être la cause. N'était-ce pas pour elle que ses parents avaient quitté leur ville natale où ils auraient pu vivre heureux et qu'ils étaient jetés dans la gueule de l'insatiable Minotaure qu'est Paris? A qui imputer la responsabilité de leurs souffrances si ce n'est à elle? Quand elle y pensait, elle regrettait de ne s'être pas résignée à une destinée obscure et modeste, de n'avoir pas épousé Julien Rédier dont elle se rappelait toujours avec attendrissement la recherche timide et désintéressée. Mais tardifs et superflus ces regrets. Elle n'avait plus qu'à s'habituer à être plus vieille de

deux ans, puisqu'il lui fallait deux ans encore pour être en état de paraître sur un théâtre. Telles étaient ce jour-là ses préoccupations. Elle songeait à la maison sans feu, presque sans pain qu'elle venait de laisser derrière soi et dont toutes les espérances reposaient sur elle. Sous l'aiguillon de son chagrin, son esprit toujours en mouvement se lançait à la recherche de quelque combinaison propre à mettre un terme à un état de choses devenu intolérable et soudain, elle décidait d'aller, dès le lendemain, trouver M. Flamarin. Elle voulait lui confesser toute la vérité et le supplier de redoubler d'efforts pour venir en aide à son père en lui procurant un emploi coûte que coûte. Après tout, un homme aussi influent que lui ne pouvait-il pas tout ce qu'il voulait? Comme elle venait de prendre cette résolution, elle arrivait au Conservatoire. Elle y entra déjà avec confiance dans la démarche qu'elle voulait tenter. Et puis, l'atmosphère de l'école où elle sentait plus qu'ailleurs se développer sa vocation et ses goûts et où elle puisait l'espoir de cueillir un jour les lauriers de la gloire, cette atmosphère contribuait toujours à la délivrer de ses peines et de ses craintes. Elle se plaisait aux bruits stridents que, dès l'ouverture des

classes, on entendait de toutes parts derrière les fenêtres closes de cette ruhe en travail, —roulades de voix des deux sexes, accords de pianos et de violons, sons des cors, des cornets à piston, des hautbois, des flûtes, qui tombaient de chaque étage et remplissaient le quartier d'un vacarme confus et discordant. Dès le seuil, elle se métamorphosait, laissant à la porte les réflexions douloureuses, instruments de sa torture, que souvent la certitude de ses progrès, marchepied de ses succès futurs, l'empêchait d'y retrouver quand elle sortait. Arrivée avant elle, quelques-uns de ses camarades de classe attendaient dans la cour la venue du professeur. Ils arpentaient le pavé pour ne pas prendre froid, divisés en groupes qui s'étaient formés naturellement au gré des sympathies réciproques et de l'intimité des relations. Jeunes hommes et jeunes filles causaient familièrement avec le joyeux entrain de leur âge. Les vingt ans de quelques-unes de celles-ci s'embellissaient de toilettes élégantes qui attestaient l'opulence du protecteur qu'elles s'étaient déjà donné. D'autres, mises plus simplement, prouvaient par leur tenue qu'elles se contentaient de filer le parfait amour avec quelqu'un de leurs compagnons d'études au bras duquel on les voyait suspendues tandis qu'il en était dont

l'attitude révélait qu'elles n'avaient pas encore disposé de leur personne et de leur cœur. Les yeux de Ninette étaient accoutumés au spectacle de ces petites intrigues comme ses oreilles aux propos qui les dénonçaient. Bien qu'elle ne suivit pas cet exemple ce voyait et entendait ne pouvait l'effrayer. On s'accoutume à tout. Elle se contenta de serrer les mains qui se tendaient vers elle et de répondre à qui lui parlait. Il fut d'ailleurs visible qu'elle inspirait à tous le respect. Ne l'eût-elle pas mérité par sa bonne grâce et la rectitude de sa conduite que le rang qu'elle occupait dans la classe du professeur Vernet le lui eût assuré. Sans conteste, elle était la première et nul ne doutait qu'à la fin de ses études de premier prix lui fût décerné. Il n'était pas une seule élève au Conservatoire dont la voix et les aptitudes égalaient les siennes. On disait couramment qu'en quittant l'école elle serait engagée à l'Opéra. Elle n'en tirait pas vanité, cependant, et rien ne la prouvait mieux que sa simplicité qui lui avait gagné tous les cœurs. Elle était là depuis quelques minutes et les élèves se trouvaient maintenant au complet quand le professeur, le papa Vernet, comme on disait arriva. A son apparition dans la cour, il fut en une minute entouré; des mains cherchaient sa main,

des yeux qu'étaient son sourire. Très droit, le chapeau sur l'oreille, ébahi dans sa pelisse [on laquelle son torse bombait] il répondait en bon enfant, avec un peu de hauteur en s'adressant aux hommes, et des airs de pacha déboulaire envers l'essaim de jolies filles qui se pressaient autour de lui. — Bonjour, bonjour, mes enfants, répétait-il. Ça va bien, ma petite Villeroy? — Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Ninette. Mais, brusquement, Vernet se détournait d'elle. Son regard venait d'être attiré par une grande fille blonde, d'une rare beauté, dont la robe jaune, sortie de chez la grande faiseuse, balayait de ses dentelles le pavé de la cour, et qui laissait voir un corsage agrémenté de nœuds de satin oramail, sous la pèlerine en velours noir bordée de petit gris et toute miroitante d'arabesques en jais, jetée sur ses épaules. Il contempla cette comtesse toilette, le chapeau à plumes qui la complétait, les brillants qui brillaient aux oreilles, puis, d'une voix goussilleuse: — Mes compliments, ma demoiselle, fit-il. Mais, dites-moi, allez-vous nous humilier longtemps avec ce luxe? Il est donc bien riche, votre amoureux? La jolie fille ne se laissa pas déconcertar, et riant d'un beau rire qui montra ses dents de jeune louve, elle répondit: